

Extrait du El Correo

<https://www.elcorreo.eu.org/Quitter-le-Mode-egocentrique-Dix-poncifs-sur-la-riche>

Quitter le "Mode egocentrique" : Dix poncifs sur la richesse

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : vendredi 10 février 2006

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

▶ 1. Le PIB est un bon indicateur de la richesse créée

De la vache folle à l'Erika, de la tempête de décembre 1999 aux accidents de la route ou à l'explosion de l'usine AZF à Toulouse : toutes ces catastrophes sont des bénédictions pour notre produit intérieur brut ! Les centaines de milliards de francs qu'elles coûtent à la collectivité ne sont pas comptabilisées comme des destructions, mais comme des créations de richesse : dès lors qu'il faut payer des garagistes pour réparer les voitures endommagées, des cimentiers pour brûler les farines animales ou des médecins pour soigner les victimes de la pollution, des valeurs ajoutées monétaires sont enregistrées dans les comptes. Ce qui contribue à gonfler le PIB (produit intérieur brut).

▶ 2. Seules les entreprises produisent de la richesse

Notre système économique repose sur la stricte séparation entre, d'un côté, des entreprises considérées comme seules productrices de richesse et, de l'autre, des activités sociales et écologiques financées par prélèvement sur cette richesse. Un tel mythe condamne les associations à quémander leurs moyens d'existence à l'État ou à les rechercher sur le marché, faute de disposer de ressources directement liées aux richesses sociales qu'elles contribuent à créer ou à préserver. En termes de comptabilité nationale, les associations concourent à faire baisser le PIB en développant des activités bénévoles plutôt que rémunérées. Ce système pervers fait des services publics un secteur suspecté en permanence de parasitisme.

▶ 3. Les indicateurs de productivité de l'ère industrielle sont toujours valables

Nous disposons d'outils de mesure de la productivité forgés pour favoriser une croissance matérielle de nature industrielle. Ceux-ci s'avèrent largement contre-productifs lorsqu'il s'agit d'affronter les trois grands défis de l'avenir : entrée dans l'ère informationnelle, enjeux écologiques, rôle des services relationnels (éducation, santé...) dans notre développement. Ainsi, en matière de santé, ce qui compte n'est pas le nombre de visites chez le médecin, mais le fait de savoir si l'on est guéri ou, mieux, si l'on échappe à tel ou tel risque. Or, dans la comptabilité actuelle, plus on fait de prévention, plus on casse la croissance (puisqu'on consomme moins de médicaments et d'heures d'hospitalisation) !

▶ 4. La monnaie sert d'abord à faciliter l'échange

Exact, mais pour une part seulement. Le mot "payer" vient du latin *pacare*, qui signifie pacifier et Montesquieu a développé une théorie du "doux commerce" comme alternative à la guerre. Mais, si la monnaie remplit cette fonction lorsqu'elle facilite l'échange entre partenaires, elle devient facteur de violence quand elle se fait outil de domination d'un capitalisme relevant plus de la volonté de puissance que du désir d'échange. Que des personnes désireuses d'échanger et de créer des activités ne puissent le faire au motif qu'elles sont insolvables est en contradiction avec la théorie de la monnaie comme outil d'échange.

▶ 5. L'argent reste le fondement de tout système d'échange

Le système d'échange le plus universel entre les êtres humains est en réalité celui du temps. Celui-ci remplit d'autant mieux les rôles d'unité de compte et de moyen d'échange traditionnellement dévolus à la monnaie que ses unités (heures, minutes, secondes) ont l'avantage, contrairement à l'argent, d'être universellement reconnues et invariables. Bref, ce qu'on appelle l'argent, et qui n'est en fait que la "monnaie de marché", n'est qu'un cas particulier de l'échange de temps. Il serait plus judicieux de dire que "l'argent, c'est du temps" plutôt que "le temps, c'est de l'argent".

▶ 6. C'est la rareté qui fait la vraie valeur d'un bien

Nous définissons la valeur, au sens économique, par la rareté. Mais cette intuition devient fautive lorsqu'elle dénie toute valeur à des biens non rares mais dont la perte serait irréparable : l'air est abondant et gratuit, mais sa disparition condamnerait l'espèce humaine. Ce qui montre que la valeur marchande est un sous-ensemble d'un système de valeurs plus élevé, dont il suffit de simuler la perte pour découvrir l'importance.

▶ 7. Les ressources planétaires sont insuffisantes pour satisfaire tous les besoins

La guerre économique actuelle, que l'on nous présente comme liée à des logiques de rareté et de survie, se situe dans un contexte où les besoins fondamentaux des six milliards d'êtres humains peuvent être satisfaits. Les chiffres du Pnud (Programme des Nations unies pour le développement) sont éloquentes : il faudrait environ 40 milliards de dollars par an pour éradiquer la faim, permettre l'accès à l'eau potable pour tous, pour les loger décemment et combattre les grandes épidémies. Soit dix fois moins que pour les dépenses mondiales de publicité !

▶ 8. L'économie est née de la nécessité d'affecter des ressources rares

Dans la plupart des cas, ce n'est pas la rareté mais l'abondance qui caractérise la nature : que l'on pense à l'abondance des espèces, des cellules et, de manière générale, à la formidable profusion dont témoigne le phénomène de la vie... Loin que l'économie apparaisse comme l'activité de base, condition de toute survie, elle est beaucoup plus, à partir de sa réinvention moderne au XIX^e siècle, l'idéologie dominante de la société industrielle.

▶ 9. L'économie joue un rôle central dans toutes les sociétés humaines

S'il est un trait commun à la plupart des civilisations, c'est la subordination du travail, de la production et, plus largement, de la sphère économique à des activités ou des valeurs jugées plus fondamentales comme la politique, la culture, la philosophie. Même Adam Smith, le père de notre économie politique, estimait que le vrai rôle de l'économie était, en organisant l'abondance, de réunir les conditions pour construire ensuite une " république philosophique ". Quant à Keynes, il considérait que l'économie devrait occuper, à terme, une place réduite dans l'activité sociale et les économistes accepter que leur rôle ne soit pas plus important que celui des " dentistes ".

▶ 10. Il n'y a pas d'alternative au plan international sur ces questions

Dès aujourd'hui, on peut s'appuyer sur un courant de recherche international pour faciliter la transformation de nos systèmes de représentation de la richesse. En témoignent les indicateurs de développement humain et de pauvreté élaborés par le Pnud, ceux de l'Union européenne sur des indicateurs environnementaux et sociaux, le débat récent sur la " responsabilité sociale de l'entreprise " et même certaines études de la Banque mondiale et de l'OCDE sur " le capital social " et le " capital naturel ". Enfin et surtout, l'exigence croissante de la société civile mondiale pousse les acteurs institutionnels et économiques à bouger sur cette question : la rencontre de Québec " globaliser la solidarité ", organisée par les acteurs de l'économie sociale et solidaire, et le Forum social mondial de Porto Alegre ont tous inscrit la reconsidération de la richesse à leur ordre du jour. Du coup, il devient difficile d'arguer du fait que la France ne saurait s'engager seule dans une stratégie de transformation pour justifier l'immobilisme. I

Hors des circuits commerciaux et financiers traditionnels, des réseaux informels de solidarité se mettent en place dans nombre de pays. Loin d'être négligeable, leur action est aujourd'hui prise en compte par les autorités.

Redonner leur sens aux mots

La plupart des mots du vocabulaire économique ont pour particularité de transformer le sens courant des termes usuels. Porter un autre regard sur la richesse, c'est donc d'abord se les réapproprier.

Richesse

Adam Smith, dans la Richesse des nations, et Malthus, dans Principes d'économie politique, consacrent une vision de la richesse assimilée à une production marchande matérielle. Une convention dont le double objectif est de valoriser certaines activités et d'assurer à l'économie les moyens d'affirmer son autonomie en lui donnant le statut d'une science objective, assise sur des comparaisons quantitatives.

Pourtant, reconnaît Malthus, il existe des richesses d'une autre nature ; ce sont " des sources de bonheur autres que celles qui proviennent d'objets matériels mais que l'on ne saurait sans le plus grand abus, mettre au rang des objets grossiers dont se compose la richesse des nations. "

Économie

Vient du grec oikos (maison) et nomos (ordre, loi). Pour les inventeurs de l'économie que sont les Grecs et pour son premier théoricien, Xénophon, l'économie se place dans une nette division sociale et sexuelle des tâches. La politique est réservée aux hommes, le travail aux esclaves et l'économie aux femmes. Mais lorsque l'économie est réinventée, à la fin du xviii^e siècle, ses théoriciens vont pratiquer un véritable coup de force par rapport au sens originel du mot en décrétant "improductives" l'ensemble des tâches domestiques. Au moment où la bourgeoisie masculine prend le pouvoir et considère que c'est l'économie, plus que la politique, qui devient un genre majeur, les femmes ne leur paraissent plus dignes d'être au centre de l'activité économique.

Valeur

Du latin valor, la valeur est ce qui donne de la force, de l'énergie. Au sens radical du terme, la valeur, chez un être humain conscient d'être mortel, c'est ce qui lui donne une force de vie : le sens et la reconnaissance sont ainsi beaucoup plus forts face à la mort que la puissance et la richesse monétaire. Pourtant le courant économique dominant a fini par réduire la valeur à ce que les Anglo-Saxons nomment : " Value for money ". On est passé ainsi de sociétés où " ce qui a vraiment de la valeur n'a pas de prix " à des sociétés de marché où ce qui n'a pas de prix n'a pas réellement de valeur.

Utilité

Le langage économique dominant a nommé " utilité ", à la suite de Jean-Baptiste Say, ce qu'il conviendrait en réalité de nommer " désirabilité ". Il y a en effet des objets ou des services que le sens commun considère comme inutiles, mais désirables (un diamant par exemple), et d'autres qui sont très utiles, voire vitaux (l'eau potable), dont l'utilité au sens économique sera considérée comme faible, sous prétexte qu'elle est abondante et gratuite. Léon Walras, théoricien de l'économie marginaliste, systématisera ce sens contestable : " Je dis que les choses sont utiles dès qu'elles peuvent servir à un usage quelconque et en permettent la satisfaction. Ainsi il n'y a pas à s'occuper ici des nuances par lesquelles on classe, dans le langage de la conversation, l'utile à côté de l'agréable entre le nécessaire et le superflu. Nécessaire, utile, agréable et superflu, tout cela, pour nous, est seulement plus ou moins utile. "

Travail

Du latin trepalium (instrument de torture), le travail a gardé longtemps son sens de malédiction (" accoucher dans la douleur "). C'est à partir des débuts de la révolution industrielle qu'il commencera à prendre un sens positif, face à la peur du chômage, sens qui culminera dans le fameux " droit au travail ". Le mouvement ouvrier préféra la notion d'ouvrage et inscrivit son action dans la perspective de l'abolition du travail et du salariat.

Activité/inactivité

Au sens économique du terme notre vie est " active " pendant le temps réduit de notre activité professionnelle rémunérée, ce qui correspond aujourd'hui à moins de 10 % du temps de vie total (pour une durée moyenne de 76 ans). En revanche nous sommes " inactifs " lorsque nous effectuons des tâches domestiques gratuitement, lorsque nous éduquons nos enfants, lorsque nous nous engageons bénévolement dans des associations

Par Philippe Merlant et Patrick Viveret

[Place publique](#), 2005.